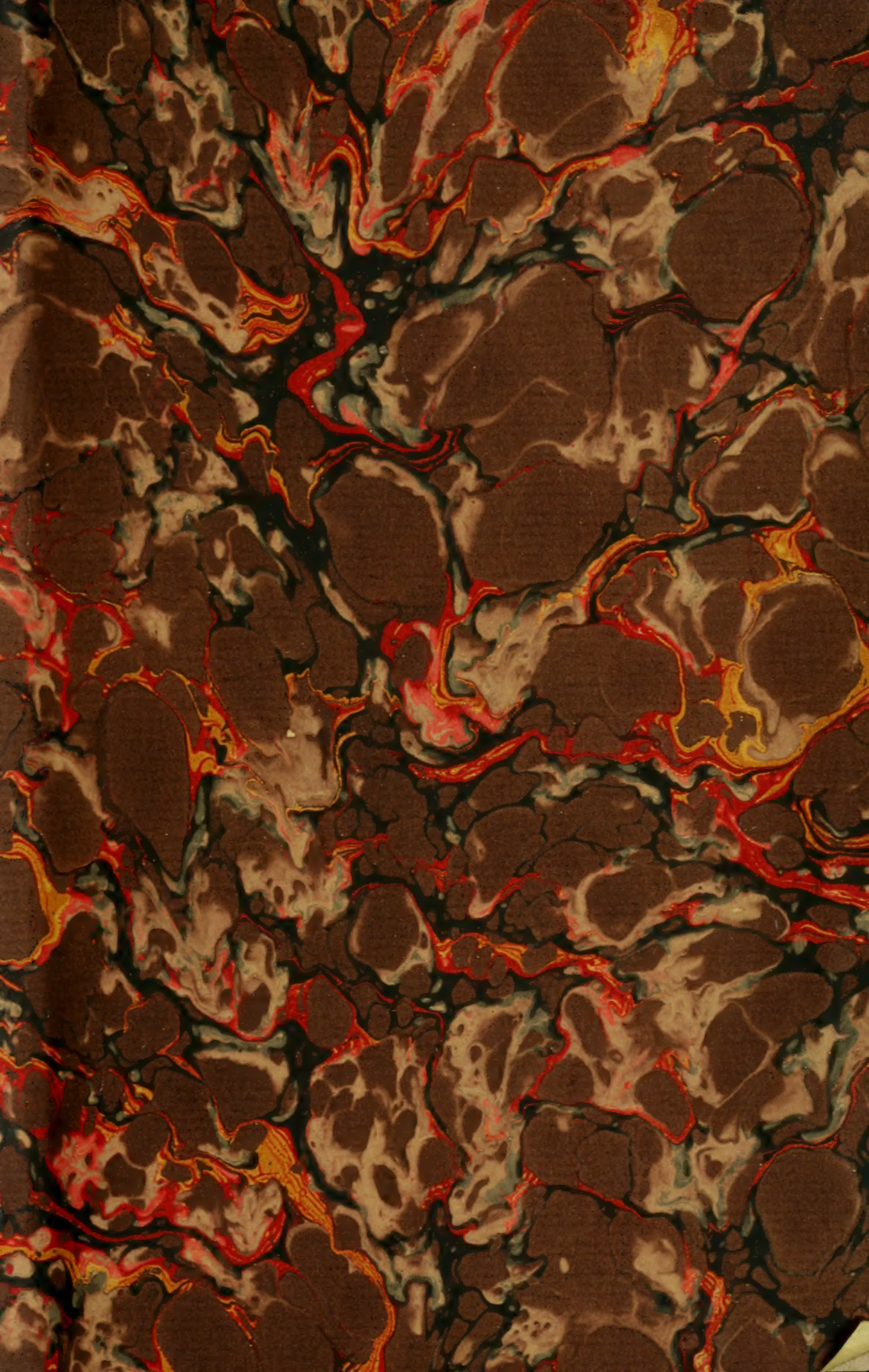


LE FRONDEUR,

OU

DIALOGUES SUR LE SALLON,

Par l'Auteur du COUP-DE-PATTE *&* *du* TRIUMVIRAT.



1785.



LE FRONDEUR,

Par l'Auteur du COUP-DE-PATTE *&* du TRIUMVIRAT.

LE Sallon s'ouvre, & la foule s'empresse d'y pénétrer; que de mouvemens divers agitent le Spectateur! Celui-ci, poussé par la vanité, ne veut qu'être des premiers à donner son avis; celui-là, guidé par l'ennui, n'y cherche qu'un nouveau spectacle: l'un traite les Tableaux comme un simple objet de trafic, & ne s'occupe qu'à deviner la somme qu'ils seront payés; l'autre espère qu'ils serviront d'ample matière à son babil. L'Amateur les examine d'un œil passionné, mais trouble; le Peintre d'un œil perçant, mais jaloux; le Vulgaire d'un œil riant, mais stupide; la classe inférieure du peuple, accoutumée à régler ses goûts sur ceux d'un maître, attend que le suffrage d'un homme de marque vienne déterminer le sien. Par-dessus tout cela, beaucoup de jeunes Commis, de

jeunes Marchands, de jeunes Clercs, en qui des travaux uniformes, journaliers & rebutans, doivent nécessairement éteindre le sentiment du beau : voilà pourtant quels sont les hommes que chaque artiste a desiré de se rendre favorables.

Cependant, il n'échappe à ces regards universels, quoique seulement aidés par une foible lumière, que fort peu des défauts ou des beautés de l'objet qui leur est soumis. Dans ce combat général de raisonnemens que forme une multitude, quiconque n'a pas l'esprit totalement faux, adopte les sentimens justes : la vérité, comme l'or, a besoin d'un feu qui l'épure, & l'on diroit qu'extraite des opinions particulières de chaque observateur par la chaleur des discussions, elle se réunit en masse, & produit une opinion publique, d'autant plus sage qu'on lui permet de s'établir avec plus de lenteur & de liberté.

C'est cette opinion que tous les Artistes paroissent ambitionner de tourner à leur avantage; le moment approche où elle va se fixer. Combien, dans ces jours intéressans, leur âme éprouve d'inquiétudes! Satisfaits d'eux-mêmes, pendant le cours de leurs travaux, leur confiance dure encore au sortir de l'attelier, & même elle se soutient jusqu'au moment dangereux où, rapprochés les uns des autres, la comparaison les avertit de leur mérite réciproque; mais alors la vanité voudroit en

vain se dissimuler sa défaite ; alors ceux qui se flattoient de primer par leur talent, cherchent à primer par leurs intrigues ; ils ne cessent pas tout d'un coup de prétendre à l'estime générale ; mais tel s'efforce de l'obtenir en rabaissant ses plus redoutables rivaux, tel autre, en élevant les moins habiles ; presque tous, en subjugant adroitement le goût des Spectateurs, voudroient se ménager une place éminente ; enfin, la voix du peuple donne à chacun le rang qu'il mérite, malheureusement le mauvais goût de la plupart des gens riches, résiste encore à l'approbation universelle, & met l'Auteur d'un bel ouvrage dans l'impossibilité de recueillir tout-à-la fois une vraie gloire & du profit.

Cette considération frappante désarme, avec raison, la critique. A quoi sert en effet de censurer une production dont les vices appartiennent en quelque sorte moins à celui qui la livre, qu'à la classe des gens qui l'achètent ? Son Auteur n'est plus un Artiste écarté de la bonne route, & qu'il y faille ramener, c'est une victime que la nécessité, que le caprice ont forcé d'en sortir, & dont il faut respecter le besoin. Sous ce nouvel aspect tout ce qu'il exécute est bon, tout ce qu'il expose est parfait ; d'ailleurs, d'après quelle règle ceux qui marchandent un Tableau, présument-t-ils sa cherté trop grande ? Sont-ils à même d'apprécier la sensation que fait éprouver la vue d'une toile, où s'est empreinte

une belle âme, à la faveur d'un grand génie? S'ils ſavoient qu'un tel ouvrage n'a plus de prix, peut-être ils rougiroient d'en mettre un ſi bas à tout ce qui leur offre encore quelqu'étincelle de ce feu ſacré; au lieu de deſirer qu'un Tableau s'embéliſſe, que ne deſirent-ils que leur eſprit s'éclaire? car ce ſont les bornes de leurs lumières qui en mettent à leur jouiſſance. Le don de ſentir s'achète-t-il avec l'ouvrage du Peintre? le beau ſeroit-il de convention comme les titres; qu'ils défrichent leur âme, & les arts pourront y ſemer des plaiſirs.

Le défaut preſqu'entier de notions juſtes, l'habitude de n'élever leurs prétentions de connoiſſeurs qu'au ſuffrage de leurs laquais, l'eſprit de parcimonie qui paſſe de la bourgeoiſie à des rangs plus diſtingués, voilà peut-être la ſource de cette averſion que la plupart des hommes opulens témoignent pour les grandes choſes.

La néceſſité de vivre, l'eſpérance de réveiller une petite paſſion dans de petites âmes, voilà ce qui précipite de vrais talens dans l'abyme du mauvais goût.

N'eſt-il donc plus poſſible de rapprocher les arts d'une douce aiſance, & les richeſſes du ſens commun.

Si l'on diſoit à ce petit nombre d'hommes qui poſsèdent tout, occupez l'Artiſte: & payez-le

bien ; car avec la moindre parcelle de ce même génie dont il anime le marbre ou la toile, il pourroit, s'il le vouloit, trouver des moyens sûrs de s'enrichir à vos dépens. Sans doute cette propofition une fois bien méditée, les rendroit moins rigoureux économes.

Ce million d'hommes ou environ, qui parlent avec tant decomplaifance de leurs vaftes propriétés, les croiroient-ils bien affifes, lorfque vingt-quatre millions d'autres hommes cefferoient de retirer de leurs mains le jufte & continuel falaire de leur induftrie.? Préfume-t-on que des fortunes immenfes fe feroient paifiblement élevées fans la reffource qu'offroit au refte du peuple la culture des arts, ou qu'elles refteroient en paix fi cette culture venoit à ne plus rien produire ? Peut-être mes craintes font exagérées ; mais pourtant ces révolutions imprévues, qui tant de fois ont renverfé dans la pouffière la poftérité des riches, ont eu des caufes plus méprifées : la paix intérieure des empires a ceffé par-tout, & dans tous les temps, auffitôt que les arts ont ceffé de fournir à l'exiftence de celui qui les cultivoit. Il eft donc d'unepolitique adroite de verfer une pluie d'or fur ces mains induftrieufes qui pourroient en difputer la fource, & quelques Seigneurs, plus éclairés que le commun des autres, fe font acquis beaucoup d'eftime & d'honneur en agiffant d'après ce principe utile.

Ainſi, quand le deſir de plaire au Souverain n'exciteroit pas à ſuivre l'exemple qu'il donne, l'intérêt eſſentiel des riches feroit toujours d'employer une partie de leur fortune à ſentir le prix des arts, & d'en ſacrifier encore une autre à payer les grands talens ; mais une ignorance profonde fait redouter des erreurs diſpendieuſes, & rien ne la ſuppoſe autant chez les grands que leur crainte continuelle d'être la dupe des petits. Si j'ai reçu de la nature quelque ſentiment capable de diſtinguer le vrai beau ; ſi elle ne m'a pas refuſé l'art d'en exprimer clairement l'idée abſtraite, j'eſſayerai de le dévoiler à l'homme riche, afin que l'Artiſte ne l'ait pas produit en vain.

Par ce nom de beau, j'entends ce qu'on ne ſauroit ceſſer d'admirer qu'en perdant le libre uſage de ſon cœur & de ſon eſprit. L'homme, eſclave dans ſes actions & dans ſes penſées, doit en mal juger ; ce n'eſt plus qu'une machine rarement bien montée par le haſard. Celui dont l'imagination très-étendue s'élève au-deſſus des opinions iſolées de chacun, & qui raſſemble d'un coup d'œil leurs opinions uniformes, parvient à ſe faire du vrai beau des principes invariables ; il voit que nos goûts les plus conſtans ſont pour ce qui flatte nos paſſions les plus générales : or, ce que nous aimons le mieux, c'eſt ce qui nous reſſemble davantage, & ce qu'une vue habituelle

enchaîne, pour ainsi dire, à notre existence.

Parce que nous sommes animés, nous regardons avec un sentiment d'intérêt ce qui nous paroît doué d'un sentiment de vie.

Dans l'âge où nos jugemens ont du poids, les troubles du monde nous font souhaiter le repos, & nous voulons que l'objet offert à nos yeux, ne fatigue point notre âme.

De tous côtés l'azur éclatant des cieux la transparence des eaux, la douce vapeur qui remplit l'espace, & répand sur la nature un coloris harmonieux, nous font desirer de les retrouver dans leur image.

Nous sommes nés curieux, & ce qui nous instruit sans peine, est sûr de nous attirer toujours.

Nous devenons orgueilleux; & ce qui autorise en nous l'estime de nous-mêmes, nous sera constamment cher.

La nature nous étonne autant par la variété de ses productions, que par le petit nombre de ses élémens, & la simplicité du principe qui dirige ses travaux; aussi nous desirons que l'Artiste, en s'aidant d'un pareil principe, rende féconds des moyens bornés, & qu'il imite moins les ouvrages de la nature que sa manière de les produire. Mais ce qui sur-tout constitue la perfection du beau, c'est la juste proportion que doivent avoir entre-elles les différentes beautés d'un seul objet,

tâche glorieuse, mais pénible, que les plus grands Artistes ont eu rarement le bonheur de remplir.

Cependant ceux qui voudront essayer de réunir ces rapports heureux, doivent, après avoir longtemps étudié la nature dans ses détails, l'examiner de nouveau dans les instans où son spectacle les frappe; ensuite ils analyseront ce spectacle, & ils rechercheront la cause principale de leur émotion. Cette étude répétée, a fait éclore dans l'esprit du Poussin des règles non écrites qui ont produit les Tableaux de la Peste & de la Manne, le Déluge & les Sacremens, le Testament d'Eudamidas & les obsèques de Phocion.

Par l'examen approfondi des Tableaux, le jugement s'éclaire sur les défauts qu'on veut éviter; par la contemplation des choses naturelles, le génie s'exerce à découvrir les sources du beau qu'on veut créer; cette remarque nous aide à conclure jusqu'à quel degré l'une de ces études est capable de servir à l'autre.

Un des grands moyens pour flatter les sens & & l'âme, c'est d'ébranler nos organes par des secousses périodiques; on a beau se deffendre, il faut qu'on cède au pouvoir de ces coups énergiquement redoublés; l'auteur du monde nous a soumis à leur empire, en les faisant agir continuellement sur nos sens. Ouvrons les yeux; le jour & la nuit se succèdent avec mesure; la lumière & l'ombre se balancent

avec proportion ; les mêmes astres courent sur nos têtes à des époques déterminées. Ouvrons l'oreille, la mesure musicale nous présente cette période constante, que des beaux esprits font encore assez ridiculement consister dans la répétition de la mélodie ; si nous sentons les fleurs, la nécessité de respirer par intervales, suspend notre plaisir pour l'augmenter. Quant aux deux autres sens, qui veillent plus près de nous à la conservation de nous-mêmes, le tact & le goût, s'il étoit nécessaire d'analyser leurs jouissances, nous y retrouverions une alternative de douceur & d'âpreté de vuide & de plénitude assujétie aux mêmes révolutions.

Mais qu'il est facile de se méprendre lorsqu'on applique ces grands principes à chacun des beaux Arts !

En Musique, nos pères, profondément persuadés que la lenteur caractérisoit la noblesse, ont transporté dans leurs chants prétendus nobles, cette lenteur monotone qui nous endort en les écoutant ; & quand Rameau fouloit aux pieds leurs préjugés, nos pères ne manquoient pas de trouver barroque, ce qu'il produisoit de véhément & de rapide.

En Peinture, on a senti le besoin d'accord entre les couleurs ; mais au lieu de rapprocher l'une de l'autre des couleurs amies, on a couvert les Tableaux de couleurs à peu-près semblables ; & les

François, par une ſuite de cette erreur, ont été pendant long-tems de ridicules Coloriſtes.

En Poëſie, on a juſtement prétendu que l'Épopée ne pouvoit exiſter ſans merveilleux ; mais on a perdu tout le fruit de cettte obſervation, en s'obſtinant à ne tirer ce merveilleux, que d'un ramas d'erreurs populaires.

Je me borne à ce peu d'exemples ; ils ſuffiront pour prouver qu'il eſt auſſi dangereux d'appliquer mal de bons principes, que d'en adopter de mauvais.

Il eſt donc eſſentiel qu'un Artiſte, méditant ſur les différentes parties de ſon Art, ne tranſporte point à l'une, l'emploi ni le caractère plus convenables à l'autre. La couleur noire afflige l'œil ; mais dans un ſujet pathétique, le choix de cette couleur pourroit devenir un acceſſoire très-déplacé. Le mouvement de la flamme eſt à la vérité continuel ; mais donner au deſſin du corps humain les contours tremblans de la flamme, ainſi que cela ſe preſcrivoit jadis, c'étoit moins lui imprimer le caractère du mouvement, que celui d'une extravagante ſoupleſſe. Sans doute il faut que les parties d'un grouppe ſe lient ; mais on a tort d'exiger que ce grouppe ſoit un maſſif, quand le traducteur de Dufreſnoi de Piles, (ſi ſouvent reproduit dans l'Encyclopédie, aux articles du Chevalier de Jaucourt,) nous dit : gardez-vous bien *de peindre les*

nuées, les vents & les tonnerres, dans les lambris qui sont près des pieds, & l'enfer ou les eaux dans un plafond. Il oublie qu'un sallon ne représente pas l'univers, & que tout ce qui est renfermé dans un cadre, ne tient désormais au reste que par son effet matériel sur la vue.

La Musique est susceptible d'une extrême variété, je l'avoue; mais ils n'en sont pas moins gauches, ces Écoliers d'à-présent qui, tourmentant la modulation, font faire à l'ouie les mêmes soubresauts qu'à l'homme qu'on berne; c'est le mélange des intonations qu'il faut varier, & non pas les modulations, dont, au contraire, le changement n'a jamais d'effet qu'autant qu'il est rare.

Ce n'est pourtant pas que dans les diverses branches d'un Art, il y en ait d'exclusivement vouées, l'une à exciter l'intérêt, une autre la curiosité, une autre à réveiller des sentimens de grandeur, une autre à rappeler les loix d'un juste équilibre. Non, chacune de leurs différentes parties se trouve comme tous les objets qu'on expose à la lumière, c'est-à-dire, chargée plus ou moins des reflets de ce qui l'entoure.

D'après tant d'études générales & particulières, s'imaginera-t-on que l'instinct d'un amateur puisse-être un Juge bien infaillible du beau. Leur présomption à cet égard m'étonne toujours comme une chose nouvelle; & si les Artistes que la misère

& la trop grande population multiplient, n'en étoient pas les victimes, l'excès de ce ridicule seroit trop amusant pour ne pas mériter d'être ménagé.

Puissent mes réflexions les déterminer à se méfier davantage de leurs premiers apperçus; il seroit bien étrange qu'il leur fût si aisé de sentir le beau, tandis qu'il est si difficile à l'Artiste de le choisir.

Puissent tous ceux dont les coffres regorgent d'or, se rappeler que ce métal peut cesser tout-à-coup de représenter la richesse . . . . & que l'enfouir, c'est avertir l'homme industrieux d'apprendre à s'en passer tout-à fait, en favorisant l'usage des signes qui le remplacent.

Puissent enfin les vrais Artistes me dédommager par leur estime du courroux des Artisans : quelque bon que soit un cœur, souvent le bien qu'il aspire à faire, tient à des maux qu'il ne sauroit empêcher : on ne peut pas se flatter de marcher long-tems dans le champ des Arts, sans offenser malgré soi d'imperceptibles vermisseaux.



LE FRONDEUR,

UN PEINTRE.

Le Peintre. Voilà ce Frondeur inexorable, dont la bile s'enflamme toujours à l'Aspect d'un mauvais Tableau. Ecoutons-le.

Le Frondeur. Qu'y gagnerez-vous? je veux me taire aujourd'hui sur ce qui n'aura pas mon estime, & d'abord je ne dirai rien de Jephté. N° 4.

Le Peintre. Vous nous condamnez donc à ne pas savoir ce que vous pensez d'Hercule au berceau? 18.

Le Frondeur. Moi, j'ai pour lui la même indifférence que l'Auteur paroît avoir eue en le composant.

Le Peintre. Si vous ne changez pas de maxime, vous garderez long-temps le silence.

Le Frondeur. Non pas, s'il vous plaît, voilà qui me forcera bien de le rompre.

Le Peintre. Quoi?

Le Frondeur. Tous ces portraits qu'une femme a fait respirer. 85, &c.

Le Peintre. Il est vrai que Madame le B... semble avoir, en les peignant, dérobé le feu du ciel; qu'elle redoute le sort de Prométhée.

Le Frondeur. On dit qu'en effet ſi le Vautour de l'envie ne déchire pas ſon cœur, il s'amuſe à déchirer ſes ouvrages.

Le Peintre. Seroit-ce tenir un peu du Vautour, que de reprocher à ſa Bacchante ce bras droit mal deſſiné?

Le Frondeur. Dès qu'une femme de goût s'échappe dans le pays de l'hiſtoire, on s'apperçoit que la carte lui manque.

Le Peintre. Ce ſexe eſt bien sûr de notre indulgence.

Le Frondeur. Oui, dans une ſociété particulière où ſes agrémens perſonnels font oublier ſes prétentions; mais en public, mais ici nous ceſſons d'applaudir l'Auteur qui, lui même, a voulu riſquer de ceſſer de plaire en s'exagérant ſes forces.

56. *Le Peintre.* Autre ouvrage de femme, un enfant & du lilas.

Le Frondeur. Alors autre prétention mal fondée.

Le Peintre. Il y a du mérite dans ce Tableau.

Le Frondeur. Oui, le mérite d'un homme ſans doigts quand il enfile une aiguille, celui de mal faire une choſe que le défaut de moyens rend preſqu'impoſſible.

Le Peintre. Puiſque le défaut de moyens vous paroît devoir être de quelque conſidération, louez ce N° 2. . . . L'Auteur peut ſe vanter de l'avoir fait ſans génie.

Le Frondeur. Mais non pas ſans mannequins. Il règne dans cette compoſition je ne ſais quel air d'aſſoupiſſement qui endort juſqu'au Spectateur.

Le Peintre. Vous remarquerez qu'il eſt parfaitement peint, que les draperies ſont faites avec ſoin, qu'il s'y répand une vapeur griſe très-convenable au ſujet.

Le Frondeur. Oh! tout cela convient tellement au ſujet, que ſi le Tableau me déplaît, c'eſt ſûrement la faute de ce malheureux ſujet : oui, c'eſt lui certainement qui ne convient pas à tous ces perſonnages alignés ; c'eſt lui qui ne convient pas à ces airs de tête ſans caractère, à la diſpoſition meſquine des grouppes, au petit effet des lumières, à la foibleſſe du coloris.

Le Peintre. Eh! quel effet voulez-vous que produiſe l'arrivée d'un guerrier dans la tente d'une femme morte ?

Le Frondeur. Quel effet? Le plus riche de la peinture, pourvu que le Peintre ſoit en état de concevoir que ce guerrier, c'eſt Alexandre pleurant la femme de Darius. La plus belle femme de l'Aſie avoit été reſpectée par le plus fier des vainqueurs. Je me figure ce Héros généreux, cachant ſes larmes dans le ſein d'Epheſtion ; ſur un plan moins éloigné, l'objet qu'il regrette, peu chargé

de draperies, étaleroit des graces touchantes ; sa tête resteroit abandonnée aux tristes regards de Sysigambis ; car le repos & la tranquillité morne caractérisent une vieillesse infortunée. J'aurois ensuite, en disposant les deux filles & les suivantes de cette Reine superbe, indiqué son luxe par leur grand nombre, & leur affliction muette par la dispersion de leurs grouppes, ainsi que par la négligence de leurs vêtemens ; mais la vue n'auroit pas été se perdre sur cette longue couverture d'un lit très inutile pour une femme qui succombe tout-à-coup aux fatigues d'une marche guerrière. Aux pieds de ce lit, où semble dormir une poupée sans proportions, on n'auroit point apperçu de Princesses couchées comme ces images de vertus, qui décorent les catafalques. Il suffiroit d'un Prêtre & de quelques cierges pour completter dans ce Tableau l'appareil d'une Chapelle ardente. Pourquoi la même toile offre-t-elle Alexandre arrivé déjà depuis long-temps sur la scène, puisqu'il a l'air de discourir, & Sysigambis encore occupée à le voir arriver ? Cette vieille Reine auroit-elle été pétrifiée par sa présence ?

Le Peintre. J'avoue que cela forme une duplicité d'instant fort propre à choquer les esprits justes.

Le Frondeur. Voilà pourtant de ces chef d'œuvres qu'on admiroit, il y a huit ans, au Sallon.

Cette

Cette manière étoit comme une livrée qu'il falloit porter pour pénétrer dans l'Académie.

Le Peintre. Je le ſais; mais auſſi vous voyez que la tyrannie dans les écoles a le même ſort que dans les empires; quand on ſecoue ſon joug, c'eſt rudement & pour long temps.

Le Frondeur. Je vois encore ici des hommes de talent traîner leur petit bout de chaîne.

Le Peintre. Expliquez-vous?

Le Frondeur. Ce Tableau de Manlius Torquatus 63
tient de près aux vieilles maximes, au goût ſuranné; c'eſt préciſément une palette garnie.

Le Peintre. L'Auteur ſait parfaitement ſon métier.

Le Frondeur. Tant mieux ſi la Peinture eſt un métier, nous eſtimerons l'ouvrage à la toiſe.

Le Peintre. Pouvez-vous n'attacher nul mérite à l'art d'étendre hardiment la couleur?

Le Frondeur. Comment ſerois je touché d'un talent que M. Ville poſſède?

Le Peintre. Il me ſemble que dans tous les arts on loue une exécution facile.

Le Frondeur. Oui; mais avoir un pinceau facile, faire des vers faciles, jouer d'une manière facile, ce n'eſt pas tant exécuter avec promptitude, qu'exécuter avec ſûreté, & même faut-il encore que ce ſoient de bonnes choſes.

Le Peintre. M. de Voltaire définit autrement la facilité dans l'Encyclopédie.

Le Frondeur. Il eſt vrai, mais il ajoute : *Ainſi les Tableaux de Paul Véronèſe ont un air plus facile & moins fini que ceux de Michel-Ange ; les Symphonies de Rameau ſont ſupérieures à celles de Lully, & ſemblent moins faciles.* Voilà de quoi faire apprécier ſa définition.

Le Peintre. Après tout, ce mérite n'eſt pas le ſeul par où M. B. . . . . . . ſe diſtingue, il colore avec chaleur.

Le Frondeur. Prodiguer le jaune & le rouge, voilà les trois quarts de ſon ſecret.

Le Peintre. Mais il entend bien l'harmonie.

Le Frondeur. Mais il enfonce trop peu ſes plans.

Le Peintre. Mais ſes expreſſions ne ſont pas choquantes.

Le Frondeur. Mais elles ſont loin d'être admirables. Un père qui condamne à la mort ſon fils victorieux, & cela pour maintenir la ſubordination militaire, doit conſerver ſur ſa phyſionomie preſqu'autant de calme que s'il étoit réſolu de mourir lui même pour le ſalut de ſa patrie. La plupart de ceux qui l'environnent participeront plus ou moins d'un tel caractère ; il ne faut donner qu'à des femmes l'emploi de blâmer cette juſtice ſévère par les mouvemens de crainte ou d'horreur. Cette pitié

que chaque perſonnage témoigne ici, tient lieu d'une improbation générale que le dernier effort du patriotiſme ne mérite pas d'eſſuyer, & à laquelle il ne voudroit pas ſe ſoumettre. Il eût été beau de ſuivre ici l'exemple du grand Corneille, qui fait trouver au jeune Horace un défenſeur dans le vieillard le plus reſpectable qu'il pût choiſir, dans ſon père, le père même de la victime qu'il vient d'immoler. Le Peintre doit bien juger qu'avant d'ordonner cet acte terrible, deux ſentimens fort oppoſés ont déchiré le cœur du vertueux Manlius; la nature plaidoit pour ſon fils; mais l'amour de ſon pays lui crioit: » Si le bon-
» heur excuſe une infraction, tu ne ſais plus ce qu'un
» haſard malheureux va t'en réſerver à punir; ſi le
» bras du Guerrier briſe la chaîne du devoir, tu ne
» ſais plus où s'arrêteront ſes excès; la défaite de
» tes armées, le pillage de tes villes, le maſſacre
» de tes concitoyens, peut tenir à cette première
» inſubordination; tu ne voudrois pas qu'on repro-
» châr un jour à ton fils d'avoir occaſionné tant de
» maux; enfin, ton indulgence terniroit ton hon-
» neur, au lieu que ta ſévérité conſerve ta gloire,
» & rétablit pour jamais la ſienne. » Le père qui cède à de ſi grands intérêts, n'a l'air ni furieux ni tendre; il a dans les traits cette grandeur de formes qui fait préſumer la grandeur des ſentimens; ce n'eſt point une paſſion du moment qu'il y faut peindre; mais une paſſion qui n'ait jamais ceſſé d'exiſter au

fond de ſon âme. Tourmenter ſes yeux, ſa bouche & ſes bras, comme fait un mauvais Acteur durant une ritournelle, ce ſeroit bleſſer la vérité; cacher la moitié de ſa figure & lui prêter un geſte emporté, c'eſt manquer de nobleſſe & dénaturer le ſujet.

Le Peintre. Vous parlez à merveille; mais tant de raiſonnement ne rend-t-il pas un Tableau froid?
1. Voyez cet Hector.

Le Frondeur. Les raiſonnemens juſtes font prendre un parti raiſonnable; beaucoup de raiſonnemens de cette eſpèce, modèrent une vivacité folle, ou déterminent un eſprit ſage à ne pas choiſir des ſujets de forte expreſſion. Si l'Auteur d'Hector avoit raiſonné davantage, il ſe ſeroit dit ſans doute à lui-même : pourquoi mon caractère n'ayant aucune affinité avec celui d'Homère, veux-je m'obſtiner à le reproduire ſous mes tranquilles pinceaux? Fidèle aux portraits que je me ſuis faits une fois de la famille de Priam, continuerai-je encore de retourner mon modèle dans tous les ſens? Si mes ouvrages, comme ceux de Rubens, occupoient ſeuls une galerie, ſoutiendroient-ils glorieuſement cette épreuve? Une collection de Tableaux doit-elle reſſembler aux ſubdiviſions d'un ſermon? Pour une fois qu'on aura vu le beau Pâris avec un extrême plaiſir, faut-il toujours le ramener ſur la Scène? La belle Hélène qui a tant poſé, n'eſt-il pas l'heure enfin qu'elle ſe repoſe? Aſſis, debout, couché,

par derrière, en face, de profil, aux deux tiers, ce Ménage grec a paru ſous tous les aſpects; pour achever d'épuiſer la combinaiſon de leurs attitudes, il ne reſte plus qu'un moyen, c'eſt de les peindre les pieds en l'air.

Le Peintre. Voilà ce qu'on peut appeler une idée bouffonne.

Le Frondeur. Pas plus bouffonne que ce Tableau où je vois une fille garottée par des bandits. 144.

Le Peintre. Effectivement, j'admire juſqu'où peut aller la dépravation du goût.

Le Frondeur. Elle paſſe des Boulevards au Sallon.

Le Peintre. . . . .

Le Frondeur. L'Auteur ſe diſtingue ordinairement par un choix de ſujets ignobles, & par un vernis preſqu'auſſi épais que ſon génie.

Le Peintre. . . . .

Le Frondeur. On diroit qu'il peint au verglas.

Le Peintre. Croiriez-vous qu'il trouve des Admirateurs?

Le Frondeur. Apparemment pour les détails.

Le Peintre. En effet, la fille qu'il a peinte eſt charmante.

Le Frondeur. Ah, charmante! c'eſt beaucoup dire; mais, ſi vous voulez, pleine d'honneur.

Le Peintre. Et ſur le point de le perdre.

Le Frondeur. Heureuſement un Recruteur la délivre.

Le Peintre. C'eſt pour cela juſtement qu'elle ſe déſeſpère.

Le Frondeur. Voilà le beau de l'aventure ; M. V... ne fait rien comme un autre ; mais il ignore ſi peu les moyens de plaire que, s'il vouloit réunir tous les ſuffrages, il n'auroit qu'à toujours exécuter le contraire de ſa penſée.

Le Peintre. J'aime à la folie ce vieux Scélérat ſur un plan coupé, qui fait voir ſon épaule entamée ; il attire adroitement l'attention des Spectateurs.

Le Frondeur. Ah ! Peintre unique de la nature baſſe, puiſque je retrouve ici vos ouvrages, vous ſervez de preuve à l'Académie qu'elle n'exclut aucun genre, pas même le dégoûtant.

Le Peintre. Paſſons vite au plus grand contraſte.

Le Frondeur. Où me traînez-vous ? –

104. *Le Peintre.* Devant Bélizaire.

Le Frondeur. Le magnifique ouvrage !

Le Peintre. De beaucoup ſupérieur au Tableau que vous en avez vu en grand.

Le Frondeur. Oui, certes, le ſoldat n'a point la maigreur que l'on reprochoit à l'autre ; mais, vous le dirai-je, le bras de cet enfant eſt trop gros & trop muſclé ; ſes deux jambes ſont toujours très-mal poſées ; je ne connois qu'Arlequin capable de ſe tenir auſſi roide, quand on s'apprête à l'écorcher.

La femme manie toujours ſansraiſon ſa draperie; elle ne doit pas ſe trouver embarraſſée de ſes mains, comme un provincial de ſon épée : en outre, la conception du ſujet annonce toujours une imagination trop ſtérile. Les trois figures principales forment trois maſſes parallèles ſur une ligne inclinée qui provient des plans mal choiſis : on voit qu'il a fallu remplir après coup l'intervalle entre la femme & le ſoldat par deux petits mannequins tout-à-fait indifférens à l'action. Heureuſement tous ces défauts ſont couverts par une exécution précieuſe.

Le Peintre. Tournez-vous de ce côté, vous
verrez, à peu de choſe près, un petit Tableau de 20.
le Moine.

Le Frondeur. En effet, M. M...... redevient joli.

Le Peintre. Croiriez-vous qu'une demie ſcience, une demie grace, une demie expreſſion, finiſſent par m'ennuyer autant que des propos de demi ſavant.

Le Frondeur. Je trouve cela tout ſimple. Notre ame préfère un entier repos à des ſenſations incomplettes; car alors elle ſe voit abandonnée au milieu de la carrière où le Peintre lui promettoit des plaiſirs. Si vous me demandez ce que fait Hercule, je vous répondrai qu'il eſt debout ſur ſes jambes, & qu'il découvre la figure d'Alceſte; ce

que fait Alceſte, qu'elle eſt debout ſur ſes jambes & qu'elle regarde Admette ; ce que fait Admette, qu'il n'eſt pas trop aſſuré ſur ſes jambes, & qu'il fait des yeux très doux.

Le Peintre. Chaque perſonnage le lui rend bien. S'il eſt vrai que l'œil ſoit le miroir de l'ame, je ſoupçonne toutes ces ames là d'être ſorties d'un ſeul moule.

Le Frondeur. Connoiſſez-vous rien de plus fade qu'un homme en cottes d'armes qui ſe penche d'un air galant ?

Le Peintre. Il m'eſt quelquefois venu dans l'idée, lorſque je vois un homme agité de quelque paſſion de prendre tout à-coup ſon attitude & ſon air de tête pour m'éclairer ſur ſa penſée. En uſant ici de ce moyen, je découvre qu'Admette dit poliment à ſa moitié : Madame, vous avez le teint naturellement beau, vous reſſemblez à ma charmante Polixène ; pourquoi vous maſquer de plâtre on vous croira de retour de Paris ? Au moins le ſéjour de l'enfer n'a pas été, je l'eſpère, fatal à votre vertu ; quoique vous me faſſiez la mine & que votre voile ſoit jaune, venez vous repoſer dans mon château, l'architecture en eſt un peu lourde, les colonnes ſont loin d'avoir deux fois votre hauteur, mais les lits ſont excellens, & vous jugez à ma taille rondelette, que mon cuiſinier n'eſt pas mauvais. Voilà quel eſt ſon diſcours mot pour

mot ; or, ce qui mérite à peine d'être écrit, ne méritoit pas d'être peint.

Le Frondeur. Venez voir cette même Alceſte ex- 178.
pirante.

Le Peintre. Ce lit m'offuſque, il eſt bien rendu, mais peu néceſſaire ; une Reine qui ſe dévoue à la mort, n'attend pas la mort dans ſon lit.

Le Frondeur. Ce tableau préſente un bel effet de lumiere.

Le Peintre. Et une grande harmonie.

Le Frondeur. L'auteur s'eſt fait des règles ſûres. Voyez comme la diverſité des nuances qu'il donne aux draperies d'une même teinte, détermine l'enfoncement de ſes plans.

Le Peintre. En effet, j'en vois de blanches & de bleues, dont la diverſité marque la diſtance des objets entre-eux, & produit ſur la vue une douceur ſans monotonie.

Le Frondeur. Son deſſein n'eſt pas d'un ſtyle auſſi grand que ſon ordonnance ; mais il poſsède ce dernier mérite à un dégré rare.

Le Peintre. J'entrevois dans la demie teinte un perſonnage qui couvre la ſtatue de l'hymen.

Le Frondeur. C'eſt emprunter à propos le ſecours de la poéſie, & cet heureux acceſſoire ne diſpute pas au principal objet les premiers regards du ſpectateur.

Ces figures preſqu'iſolées offrent un léger déſordre qui m'intéreſſe & me trouble.

Le Peintre. Admette ne paroît-il pas dans une ſituation trop calme ?

Le Frondeur. Je crois reconnoître en lui l'accablement de la douleur.

Le Peintre. L'aſpect d'un mourant qui ne tient à nous par les nœuds de l'amitié ni par ceux de la nature, excite ordinairement ſur notre viſage ou la tendreſſe ou l'effroi ; mais quand une ame où nous retrouvions tous les ſentimens de la nôtre, ceſſe de communiquer avec nous ; quand la main de la corruption ternit des yeux dont le regard a long-temps adouci nos peines ; quand il ne reſte plus de chemin pour pénétrer dans un cœur que le deſir de nous voir heureux a fait mille fois palpiter ; quand il faut ſe dire un adieu ſubit, & voir la moitié de ſoi-même s'envelopper douloureuſement d'une ombre éternelle, eſt-il poſſible que nous exiſtions, ou que l'aſpect du dernier néant n'ait pas glacé tous nos traits ? Heureux qui n'a jamais ſenti cette horrible angoiſſe : car ſi ſon malheur le deſtine à l'éprouver un jour, il trouvera qu'il eſt plus doux de mourir.

Le Frondeur. Ecartons-nous de cette intéreſſante compoſition, je me ſens déjà pénétrer d'une mélancolie profonde.

143. *Le Peintre.* Il me ſemble que M. V. a eu le deſſein de repréſenter un ſujet pareil.

Le Frondeur. En ce cas j'ai eu tort d'avoir dit qu'il

choisissoit toujours des sujets ignobles, je dois dire qu'il rend ignobles tous les sujets qu'il choisit.

Le Peintre. N'estimez-vous pas ses dessins ?

Le Frondeur. C'est un genre où il réussit. Je les trouve librement faits.

Le Peintre. Au lieu de vouloir fermer la bouche de la critique après avoir choqué ses yeux, si les Artistes ne tendoient pas toujours à sortir de la sphère de leur talent, leur amour-propre y trouveroit beaucoup mieux son compte.

Le Frondeur. Voilà de charmans ouvrages de genre qui prouvent ce que vous dites. On admiroit & l'on railloit en même-temps le même Peintre, suivant qu'il présentoit de grands ou de petits tableaux. 5.

Le Peintre. Il possédoit les graces du genre rustique. Ses pigeons & ses poules ont un joli mouvement.

Le Frondeur. Et sa couleur est d'une transparence agréable.

Le Peintre. Cet auteur n'existe plus, n'attendons pas que M. de Marne soit mort pour en dire beaucoup de bien. 163, &c.

Le Frondeur. Ce n'est pas un tableau, c'est un pays que M. N. crée, mais il néglige de l'embellir, & il le pourroit en lui donnant une couleur moins monotone. 174, &c.

Le Peintre. M. Vanloo, dans ses paysages, a peint 125, &c.

des Sites heureux, preſque par-tout ſes figures ſont d'un beau ſtyle : que n'y-a-t-il plus de fermeté d'exécution !

Le Frondeur. M. Robert ne finit pas ſes tableaux. Ce ſont de très-agréables eſquiſſes. Il y rapproche l'un de l'autre des objets fort étonnés de ſe trouver enſemble. Madame de Villedieu chargeoit des noms fameux de figurer dans ſes hiſtoriettes ; à ſon exemple M. Rob... orne ſes vues des copies de belles antiques. Ses ouvrages ſont preſque toujours les rêves d'un homme d'eſprit. Cette vue de la célèbre Fontaine de Vaucluſe eſt d'une vérité frappante. Du fond d'un abîme ouvert ſous un im-
50. menſe rocher, s'éleve une rivière qui porte bateau dès ſa ſource, & fertiliſe le beau pays auquel nous devons l'immortel Vernet. C'eſt à Vaucluſe que Pétrarque habita long-temps près de la demeure de Laure, mais non pas dans ce château qui tombe en ruines, comme les payſans du lieu le perſuadent aux voyageurs : ce château ſervoit de réſidence à l'Evêque, & la maiſon de Pétrarque ſe trouvoit dans le vallon.

Le Peintre. Je ſuis ſurpris que M. R... n'ait pas enrichi ſon tableau d'un acceſſoire ſi naturel.

Le Frondeur. Et moi je ſuis ſurpris que ſon coloris manque ici de vigueur.

26. *Le Peintre.* Et qui n'en manqueroit pas à côté de cette tempête ?

Le Frondeur. C'eſt, je l'avoue, une fière compoſition.

Le Peintre. Apprenez, je vous prie, aux amateurs que ce tableau n'eſt vendu que dix mille écus.

Le Frondeur. Quoiqu'il vaille aſſurément davan- 72.
tage; à ce prix, du moins le clair de lune de M. Hue doit bien être payé quelque choſe.

Le Peintre. Pourquoi au-deſſous d'un rocher inacceſſible, M. Vernet ſuppoſe-t-il une batterie qui 26.
ne paroît pas néceſſaire?

Le Frondeur. C'eſt qu'il en réſulte un angle & deux lignes très-favorables à l'effet de ſon tableau. M. Vernet s'eſt fait un ſyſtême excellent d'interrompre toujours la ligne d'une maſſe par une autre ligne d'objet fuyant. Ce N°. vous en offrira la preuve multipliée; c'eſt à l'éclat des principes de cette eſpèce que ce Peintre ſans rival pénètre avec ſûreté dans le labyrinthe de la nature. Mais que ſon chef-d'œuvre m'étonne! terre, eau, feu, cieux, quel effrayant enſemble, quelle fermeté de pinceau, quelle vigueur dans un âge ſi avancé, non ce vieillard n'eſt pas un homme, c'eſt le Dieu des quatre élémens.

Le Peintre. C'eſt dommage que vous ne prodiguiez pas la louange, vous lui donnez un tour peu commun.

Le Frondeur. Tout mon mérite conſiſte peut-être à ne l'appliquer qu'à propos.

Le Peintre. Vous ne donnerez donc pas le plus petit mot d'éloge à cet embrâſement de Troye ?

Le Frondeur. Je louerai, ſi vous voulez, le Peintre comme Architecte. Son grand eſcalier couvre la moitié de ſa toile.

Le Peintre. Ah, que n'en a-t-il employé un peu à couvrir ces trois figures !

Le Frondeur. Nous y perdrions un jeu de théâtre qui ſe découpe agréablement ſur la décoration du fond.

Le Peintre. Voilà de l'ironie toute crue ; mais ne pourroit-on pas nous répondre qu'une critique eſt plus aiſée à faire qu'une image à l'huile.

Le Frondeur. Détrompez-vous, une bonne critique eſt fort rare. Les gens d'eſprit & de goût ne diront jamais qu'il ſoit plus facile de bien penſer & d'écrire, que de bien penſer & de peindre.

Le Peintre. Il eſt vrai que dans l'art de préſenter ſes idées, il ne faut pas de moindres études pour conduire la plume que pour diriger le pinceau.

Le Frondeur Sans doute, & ſi l'on apprécioit le talent qu'exige une ſaine critique, d'après l'ignorance de quelques écrivaſſiers qui s'en mêlent, on pourroit donc avec autant de raiſon préſumer la peinture une choſe aiſée, puiſque M. R. . . barbouille de grands plafonds.

Le Peintre. Il a pris un vol bien élevé dans la ſalle des Italiens.

Le Frondeur. Il eſt tombé de moins haut ſur la ſcène Françoiſe.

Le Peintre. Oui, ſa tragédie alloit, dit-on, terre à terre.

Le Frondeur. Remarquez-vous combien le Sallon de cette année eſt lugubre, il n'eſt preſque rempli que de morts & de mourans.

Le Peintre. Qu'importe, ſi ce qui les entoure eſt bien animé. D'ailleurs, on pourroit dans pluſieurs ſujets ſe diſpenſer de peindre des lits, & cela n'auroit pas fait du Sallon, une eſpèce d'infirmerie.

Le Frondeur. Du moins vous avez la ſatisfaction de n'y plus revoir l'hiſtoire de France fatiguer vos yeux d'un coſtume de polichinel.

Vous en vouliez étrangement à ce pauvre coſtume françois, ſera-t-il conſtamment l'objet de vos ſarcaſmes?

Le Peintre. Oui, tant que je ſerai forcé de me ſoumettre à ſa gêne.

Le Frondeur. Le trouvez-vous donc ſi incommode?

Le Peintre. J'aurois tort aſſurément. Notre toilette, à nous artiſtes, n'eſt pas ordinairement longue. Suppoſons-la d'une heure en tout par jour, & retranchons le ſommeil de la durée de notre vie, vous verrez que tous les douze ans nous aurons paſſé une année entière dans l'agréable exercice d'ôter & de remettre nos chauſſes, notre habit,

nos bas, des ſouliers qui nous bleſſent, un col qui nous étrangle. Impitoyablement couverts, ſerrés, boutonnés duant les plus ardentes chaleurs de l'été, nous n'avons en hiver, pour nous garantir du froid, que la reſſource de porter vingt aunes d'étoffe à notre derrière, afin qu'il s'en trouve un peu ſur nos bras. Au lieu de cet attirail toujours prêt à ſe découdre, une large & longue draperie mobile tiendroit chaud, dureroit long-temps, plairoit à l'œil, ſeroit utile de nuit & de jour; mais la politeſſe Velche déclare indécent tout inférieur qui paroîtroit à ſon aiſe en préſence d'un ſupérieur ou dans un endroit public.

Le Frondeur. Il eſt vrai que dans ce moment j'étouffe, à l'exemple de ſept ou huit cens perſonnes qui reſteroient bien ici juſqu'au jugement dernier, ſans oſer paroître en veſte.

Le Peintre. Nous conviendroit-il de reſſembler à des Eſpagnols ?

Le Frondeur. Plutôt à des Eſpagnols qu'à des Oſtrogoths.

Le Peintre. . . . .

. . . .

. . . .

Le Frondeur. Beaucoup de gens ſe perſuadent que nos modes ſont adoptées généralement par tout l'univers.

Le Peintre Elles ne le ſont pas même en France.

Tou-

Tous les peuples qui voyagent les uns chèz les autres, ſe communiquent un peu des leurs : on en voit la preuve en nous ; ſi nous ſommes François par la tête, nous ſommes Anglois par les pieds.

Le Frondeur. Vous faites en cela l'eloge de notre tête.

Le Peintre. Je ne le prétends point, je vous jure.

Le Frondeur. Pour moi, je ne prodigue pas la poudre ; mais j'aime aſſez à voir de beaux cheveux graiſſés, blanchis, cardés, roulés......

Le Peintre. Ah ! que nous ſommes loin d'égaler ſur cela les Sauvages, nos Antipodes. Dans la mer du Sud, on ſe ſert de poudre jaune & de poudre blanche, & l'on y jouit, par deſſus nous, du charme de la poudre bleue.

Le Frondeur. On prétend que cette poudre ſubtile pénètre les pores, deſſèche les nerfs, contribue à la ſurdité, ou du moins rend l'oreille dure.

Le Peintre. Notre goût en muſique eſt propre à le perſuader.

Le Frondeur. J'avoue qu'à tout prendre, la barbe raze eſt ce que nous avons imaginé de mieux.

Le Peintre. Oui, pour que l'enfance nous juge ; pour qu'on mépriſe la vieilleſſe, pour qu'on ait raiſon de nous aſſimiler à de vil caſtrats.

Le Frondeur. Je ne ſuis point de votre avis; la barbe eſt importune & ſale.

Le Peintre. Elle exige du ſoin, je l'avoue ; mais en arrêtant le contact de l'air, elle retarde l'oſſification de pluſieurs cartilages, les nourrit par les humeurs qu'elle pompe, entretient l'éclat des dents, rafraîchit les lèvres, favoriſe d'imperceptibles ſécrétions, conſerve un juſte équilibre entre les divers liquides renfermés dans la tête, & nous fait vivre dix ans de plus.

Le Frondeur. Une barbe de quelques jours eſt une choſe affreuſe.

Le Peintre. Vous en jugez par celles qui courent les rues ; mais croyez qu'il eſt beau de voir un menton bien touffu, terminer avec nobleſſe une tête de caractère. On cite encore à Paris la bonne mine des Envoyés de Maroc. Ah ! la peinture a perdu de beaux modèles.

Le Frondeur. D'où peut venir la proſcription des barbes longues & des habits larges ?

Le Peintre. De la prudence des Souverains, qui, ouvrant à la ſuite des troubles, un accès libre auprès de leurs perſonnes, ont craint qu'un reſte des traits de la guerre ne ſortît des plis d'un manteau, & qui ont eſperé de lire ſur un viſage dégarni les mouvemens ſecrets de l'âme. Le Czar Pierre avoit ſes deſſeins quand il riſqua des émeutes pour voir à nud les mentons ruſſes.

Le Frondeur. Revenir à l'ancien usage, seroit donc, pour ainsi dire, un éloge indirect des possesseurs du Trône.

Le Peintre. Assurément.

Le Frondeur. Eh bien, ne vous affligez plus, ni vous ni les Peintres, & comptez que cet usage là reviendra.

Le Peintre. Jamais.

Le Frondeur. Pourquoi pas?

Le Peintre. Il y a trop de gens dans Paris dont le mérite est dans leur habit.

Le Frondeur. D'ailleurs, d'autres raisons retiennent encore; on veut ménager la pudeur.

Le Peintre. Vous voulez rire. Un Garçon Boulanger court la Ville sans révolter la pudeur de qui que ce soit. Il faudroit prodigieusement retrancher à notre costume, avant que de le rendre aussi leste que celui-là.

Le Frondeur. Vous ne voudriez pas nous faire imiter ces braves Soldats Ecossois, qui, forcés, il y a peu de temps, de *porter* des culottes, les *portoient* fort proprement sous leurs bras.

Le Peintre. Je le trouve bien plus spirituel à eux qu'à nous d'y porter un mauvais chapeau.

Le Frondeur. L'amitié ne tient pas précisément à la forme des habits, quoique cette forme soit quelquefois l'unique bien de différentes compagnies; mais cependant on ne sauroit aimer beaucoup ce qui

paroît trop ridicule : or, comment deux hommes, fagottés ainsi que nous voilà, peuvent-ils s'aborder sans rire ?

Le Peintre. Vous vous moquez de nous à votre aise ; mais vous ne dites mot des femmes.

Le Frondeur. En voyant leurs attraits, j'oublie un peu leur costume.

Le Peiutre. D'ailleurs, nos Parisiennes passent pour être mises avec une élégance parfaite. Les poupées de B. servent de modèle en Russie.

Le Frondeur. Soit. Mais les aimables Cauchoises & les jolies Languedociennes ont un goût qui les sert tout aussi bien.

Le Peintre. On croit se donner plus d'importance en se donnant plus d'ampleur par le secours de gros paquets de matières étrangères ; on ne fait qu'ensevelir sa figure & sa taille dans une masse énorme d'étoffe qui forme un mauvais ensemble. Il est vrai qu'on a très-heureusement inventé la gaze, sa légèreté permet d'en porter beaucoup sans fatigue.

Le Frondeur. Mais non pas sans embarras ni même sans inquiétudes sur la plus petite agitation de l'air & les présages du baromètre.

Le Peintre. J'ai lu quelque part que l'homme pouvoit se soutenir debout chargé d'un poids de 400 livres réparties sur tout son corps. En évaluant la force d'une femme à la moitié de celle d'un homme, je soupçonne que l'usage de la gaze pourra durer

jusqu'à ce que l'attirail d'une petite maîtresse couvre enfin cent toises quarrées de pavé.

Le Frondeur. Hélas ! déjà la pitié suffit pour nous engager à décrier leurs vastes atours. Ce que nous avons diminué de nos vêtemens, a tourné au profit des leurs.

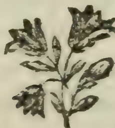
Le Peintre. Il leur seroit bien permis aujourd'hui de s'écrier avec Phèdre :

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !

Car en effet les foibles beautés ne peuvent déjà plus traîner leur parure.

Le Frondeur. Précisément; j'apperçois là-bas deux petites Bourgeoises qui se ruinent pour n'imiter que l'étalage d'une Femme-de-Chambre.

Le Peintre. Adieu, je vous quitte; car je souffre en voyant ce sexe préférer un luxe dispendieux, & souvent sale, à des ajustemens propres, élégans & simples, qui l'embelliroient à nos yeux.



SECOND DIALOGUE.

LE FRONDEUR, UN MUSICIEN.

Le Frondeur. Oui, MM., je ſoutiens que vous avez tort de regimber contre la critique; puiſque vous montrez vos ouvrages, vous devez ſouffrir qu'on les juge. Auriez-vous le droit de condamner le public à ſe taire ou à vous louer?

Le Muſicien. D'où naît votre colère, M. le Frondeur, jè vous trouve furieuſement ému.

Le Frondeur. Je réponds à ces miſérables manœuvres, qui ſont déſéſpérés de ne partager nuls éloges avec un Vincent, un Peyron, un Vernet, un Renaud, un Vien, un Menageot. A les entendre, le commerce des Tableaux va finir, & l'état ſera perdu ſans reſſource, ſi l'on ſe moque tant ſoit peu d'un horrible Hercule, jouant avec des
18. Anguilles, & d'une Alcmène digne tout au plus de les apprêter, parce que les yeux de cette Alcmène, pareils à deux eſquifs échoués ſous un rocher, font baiſſer l'œil le plus intrépide; ils ne veulent ni qu'on regarde, ni qu'on vante ces deux
20. charmantes femmes qui voyent revenir Alceſte de
101. l'autre monde, ni qu'on félicite Madame Guiard

de son surprenant Tableau portrait, ni qu'on admire ce superbe orage du seul rival qu'ait depuis 26.
long-temps la nature dans aucun art; & parce qu'ils ne s'attirent que du mépris, ils voudroient priver les grands hommes de l'éclatant tribut de notre enthousiasme.

Le Musicien. Laissez-les dire, & parlez-nous de ce Philoctète.

Le Frondeur. L'Auteur a mieux réussi dans ses 110.
deux petits Tableaux de sainte Thérèse & de saint 112.
Jean; d'ailleurs, il ne manque pas de mérite; 113.
mais je crois devoir l'avertir qu'il vaut mieux courir une petite carrière, que de s'épuiser en vains efforts pour en fournir une grande, & que la médiocrité dans un genre ne sera jamais préférable à la supériorité dans tout autre.

Le Musicien. Que fait ce Moribond tout là-haut? 148.

Le Frondeur. Il y reçoit ses derniers Sacremens.

Le Musicien. Il nâge dans une couleur toute aussi morte que lui.

Le Frondeur. Il est triste pour un homme habile de ne pas distinguer soi-même les justes limites de son talent. L'auteur de cette grossière peinture pouvoit en faire un très-beau dessin; j'en vois de lui plusieurs qui le prouvent.

Le Muſicien. Il a donc le même tort que M. Vien.

Le Frondeur. Quelle différence ! Il eſt très-loin d'avoir les mêmes reſſources. Si je vois avec peine
1. que M. Vien reſſerre trop la ſcène, que ſon architecture eſt trop lourde, qu'il met en mouvement trop de mains, que le ton de ſa couleur eſt trop uniforme, du moins j'apperçois avec autant de ſatisfaction que ce coloris eſt brillant, que ces chairs ſont largement peintes, que cette architecture eſt ſagement compoſée, que cette ſcène eſt remplie de perſonnages vraiment pénétrés d'un ſentiment qui ne ſort point de l'action repréſentée. Ainſi ce que j'eſtime dans le tableau de l'un, l'empêche d'être mauvais, & ce que je blâme dans le tableau de l'autre, ne l'empêche que d'être parfait.

Le Muſicien. Vous trouverez un grand mérite dans
19. Cléopâtre, la ſcène ſur-tout paroît vaſte.

Le Frondeur. Il eſt aiſé de l'agrandir avec des perſpectives de bâtimens, mais cette reſſource facile ne doit être employée ſeule ni prodiguée, autrement on deviendroit Peintre de genre.

Le Muſicien. Auſſi les deux figures plus éloignées contribuent-elles de même à montrer cette profondeur. Que dites-vous du total ?

Le Frondeur. J'en eſtime aſſez l'ordonnance. Le coloris eſt vigoureux, les maſſes de clair-obſcur bien diſpoſées ; mais Cléopâtre n'a qu'une expreſſion

d'Actrice ordinaire. Vous ſavez que dans la nature les ombres n'ont point de couleur, & cependant celles de Cléopâtre ſont exceſſivement noires. Les draperies ſont toutes belles, mais le jeu de leurs plis a la roideur du mannequin. En général, toutes les femmes dans les tableaux de cette année ſont un peu lourdement vêtues. Je voudrois engager les Peintres habiles dans la pratique, à s'occuper auſſi davantage du caractère des têtes, car outre le mouvement paſſionné des muſcles, il exiſte encore des combinaiſons de traits plus favorables que d'autres à déſigner fortement chaque paſſion différente.

Le Muſicien. M. M... paroît négliger un peu cette étude pénible, mais eſſentielle, & qui donne à Raphaël un ſi haut rang parmi les Peintres.

Le nouvel agréé fait honneur à l'Académie; ce 193.
Saint Charles eſt bien compoſé. L'Egliſe gothique eſt analogue au ſujet, & donne au fond de la richeſſe. La figure du Prêtre reſpire la piété. Il ſe trouve de fort bonnes têtes dans la demie teinte. La lumière du flambeau ſe diſtingue aſſez de celle du jour, n'êtes-vous pas de mon avis?

Le Frondeur. Entièrement.

Le Muſicien. Cette autre compoſition du même maître eſt belle; je crains qu'elle ne rappelle trop des ouvrages déjà connus.

Le Frondeur. Il eſt eſſentiel de ſuivre d'abord pas à pas les traces des grands modèles; mais pour

en servir soi-même un jour, il faut ouvrir de nouveaux chemins : c'est ainsi que l'on parvient à faire d'excellens Tableaux, tels que ceux de Petus & Arria.

Le Musicien. On leur trouve plusieurs défauts.

Le Frondeur. Et c'est avec raison ; car ils en ont. Je leur trouve plusieurs beautés.

Le Musicien. Aidez-moi à les connoître.

Le Frondeur. Dites-moi ce que vous avez entendu blâmer ?

68. *Le Musicien.* Ce Pœtus, dont la tête est petite, la jambe longue, & qui se trouve tellement éclairé, qu'il paroît avoir l'épaule sur un autre plan que la cuisse. Ses ombres sont fort noires, ses reflets verds désagréables ; la draperie jaune fait sur le genou d'Arria, un long pli droit & sans grace ; la suivante ne soutient pas sa Maîtresse ; elle annonce le besoin de groupper, & grouppe sans agrément ; du reste, le Tableau manque d'harmonie, & n'offre qu'une masse claire sur un fond noir. . . . .

Le Frondeur. Arrêtez, je vous en supplie, car si je vous laisse continuer, vous critiquerez jusqu'à la bordure, & la somme des reproches surpassera celle des qualités dignes d'éloge.

Le Musicien. Si ces qualités sont importantes, le mérite n'en sera pas plus petit.

Le Frondeur. Je ne puis louer ici qu'une bagatelle.

Le Muſicien. Quoi ?

Le Frondeur. L'expreſſion.

Le Muſicien. Vous la trouvez....

Le Frondeur. Admirable.

Le Muſicien. Je conviens qu'elle m'attendrit.

Le Frondeur. Elle m'attendrit & m'étonne.

Le Muſicien. Elle eſt parfaite ; mais n'en eſt-il point ici d'autre auſſi belle ?

Le Frondeur. Non, parce qu'à mérite égal, vous n'en trouverez point d'auſſi difficile.

Le Muſicien. Où voyez-vous la difficulté ?

Le Frondeur. Dans l'art d'unir ſur les mêmes traits deux ſentimens compliqués.

Le Muſicien. Il eſt vrai que le corps de cette femme chancelle &, que ſon âme ne paroît point abattue.

Le Frondeur. La foiblesse de la nature & la fermeté du courage ne ſe combattent pas ſur ſa phyſionomie ; elles s'y confondent par un doux accord ; il faut, ou ne plus vanter la tête de Médicis, ou admirer beaucoup celle-ci.

Le Muſicien. Ne prêtez-vous pas des charmes à ce qui vous a ſéduit ? On croit ſouvent appercevoir dans un Tableau les beautés que l'on y crée.

Le Frondeur. Un Amateur ignorant peut admirer

des fantômes ; mais un homme inſtruit des procédés d'un art, diſtingue parfaitement ce que le haſard a produit, de ce qui a coûté des réflexions. Toute beauté qui conſiſte dans un ordre heureux de penſées, atteſte un génie ordonnateur ; mais cette ſorte de beauté rare, n'eſt pas ſenſible à tous les yeux.

Le Muſicien. Les rivaux de ce Maître paroiſſent
67. préférer ſon petit Tableau.

Le Frondeur. Ils ont droit de l'eſtimer davantage, car on ne peut rien y reprendre ; mais quoique la penſée en ſoit fort belle & l'exécution très-hardie, c'eſt le premier que j'admire, en aimant toujours celui-là. Vous en connoiſſez les raiſons.

Le Muſicien. Nous n'avons rien dit de la piété
7. de ces Dames Romaines, qui ſacrifient leurs bijoux afin de fournir au vœu de la République envers Apollon.

Le Frondeur. Nous en avons déjà trop parlé : l'Auteur a-t-il fait vœu de ſe moquer des Romains & des Dames Rómaines, en les faiſant comparoître, avec cet air niais, au milieu de ce ridicule inventaire.

Le Muſicien. Vous ne reprocherez pas la même
9. choſe à l'Auteur de ce Moïſe ſauvé des eaux.

Le Frondeur. Tout au contraire : c'eſt de donner trop d'eſprit, qu'il faut lui faire un reproche. Ses

figures ſont pleines de graces & manquent de naturel ; il met un art infini dans la diſpoſition de ses grouppes & la projection de ſes ombres en demie-teinte ; je lui conſeillerois de ne pas finir au même degré les objets qui ne ſont pas ſur le même plan. C'eſt une faute que M. Hue a commiſe dans ſon clair de lune : on y diſcerne le payſage avec auſſi peu de peine que s'il étoit éclairé par la lumière du ſoleil.

Le Muſicien. J'attends que vous faſſiez vos complimens à M. S. . . . ſur ſa Nativité. 24.

Le Frondeur. Je l'en ai loué il y a quatre ans.

Le Muſicien. Cela n'eſt pas poſſible, l'ouvrage eſt nouveau.

Le Frondeur. Ou plutôt renouvelé, car j'ai loué, vous dis-je, il y a quatre ans, une Nativité du même Auteur, & d'un genre de mérite abſolument pareil ; croyez-vous très-néceſſaire de me répéter mot pour mot ?

Le Muſicien. Vous reſſembleriez à M. Roslin, qui refait toujours également bien les mêmes étoffes. 32.
Mais je m'apperçois qu'il ne manque pas de rivaux ; en donnant la vogue aux ſatins, il a ceſſé d'en faire excluſivement le commerce.

Le Frondeur. C'eſt une belle étoffe à peindre.

Le Muſicien. La plupart des Peintres de Portraits ſeroient cruellement fâchés ſi Dieu la douoit d'une âme.

Le Frondeur. La patience n'y ſuffiroit plus. C'eſt un modèle fort commode que la nature morte.

Le Muſicien. Je trouve un grand mérite à l'imiter
65. comme le fier Van-Spandonck.

Le Frondeur. C'eſt que dans les Fleurs de cet habile homme elle brille de toutes ſes graces.

Le Muſicien. Avez-vous remarqué cette vue des Tuileries?

35. *Le Frondeur.* Et vous, avez-vous fait attention à ces petites Marionnettes campées de même, habillées de même, coëffées de même, enluminées de même, groteſquement deſſinées de même les unes que les autres, & qui tombent en extaſe à cette belle vue ?

Le Muſicien. Non. Cela rappelle ſeulement à mon eſprit le ſort affreux de l'intrépide & prudent Pilatre ; ſon courage eût été digne d'inſpirer à Quinault ces nobles vers de Phaëton, ſi propres à le caractériſer.

Mon deſſein ſera beau, duſſai-je, y ſuccomber.
Quelle gloire ſi je l'achève!
Il eſt beau qu'un mortel juſques aux cieux s'élève ;
Il eſt beau même d'en tomber.

Mais, juſte Dieu, que vois-je, reconnoîtriez-
58. vous Didon ?

Le Frondeur. J'ai quelque ſouvenir confus d'avoir

vû cette figure à l'Opéra. Oui, justement, c'est elle, c'est l'excellente Actrice Madame Saint-Huberty; parbleu je commence à prendre une haute opinion de ma sagacité, voilà le premier Logogryphe dont j'aie de ma vie trouvé le mot.

Le Musicien. Quoi! Madame Coster, toute femme qu'elle est, n'aura pas de vous sa petite portion d'encens?

Le Frondeur. Eh bien soit, un grain d'encens
pour son Lièvre; mais qu'elle s'en tienne doréna- 59.
vant aux Fleurs & au Gibier, c'est là mon avis.

Le Frondeur. Passerons-nous froidement devant ce Jupiter endormi sur le mont Ida?

Le Musicien. Laissons-le dormir; le proverbe
défend de réveiller le Chat qui dort., & cette masse 134.
diaprée ressemble autant à un Chat qu'à un Jupiter.

Le Musicien. Vous savez, ou vous ne savez guères, que la Vestale Tutia, pour se laver d'une
accusation d'inceste, porta du bord du Tibre 157.
au Temple de Vesta, un crible plein d'eau sans en répandre.

Le Frondeur. De quel crime auroit-on accusé l'Auteur? S'il a mis dans ce crible tout son génie, je le trouve parfaitement lavé.

Le Musicien. Qu'est-ce que le livret m'annonce?
Un Prisonnier tourmenté par ses remords. 182.

Le Frondeur. C'est tout bonnement une fort

180. belle académie, de la même main que la superbe
183. Esquisse de Bélizaire & l'Archimède.

Je trouve une emphase assez puérile dans les dénominations que les Peintres sont dans l'usage de donner à leurs études. Un maigre Vieillard, de nature commune, se transforme tout-à-coup en un
256. Diogène, un autre en Socrate; un plâtre exces-
254. sivement médiocre, ce sera Phyloctète; une étude
261. de forcené qui se déchire les entrailles, devient un
194. Caton d'Utique; d'un très-beau jeune homme on
234. ne manquera pas de faire un Mercure. Les grands
mots en imposent, & la plûpart du temps

La Montagne en travail enfante une Souris.

Le Musicien. Ce vers de la Fontaine me rappelle que je viens de le voir lui-même.

Le Frondeur. Bon! vous aurez pris sa figure en
222. marbre pour lui.

Le Musicien. C'est donc M. Julien qui l'a faite, car elle respire.

Le Frondeur. Justement, & vous avez dû voir autour de la Plinthe quelques sujets tirés de ses fables en bas-reliefs.

Le Musicien. Le Sculpteur auroit fait preuve de goût en littérature, s'il eût rappelé seulement les plus parfaites, telles que le Chêne & le Roseau, le Vieillard & les trois Jeunes-Hommes, le Paysan du Danube & les deux Pigeons. Mais si les Ar-

ſiſtes craignent d'acquérir ces ſortes de connoiſſances aux dépens d'un temps néceſſaire à l'étude particulière de leur art, je leur conſeillerois alors de conſulter les gens de lettres, afin de réunir dans leur ouvrage le plus d'eſpèces de mérite qu'il est poſſible. . . . .

. . . .

Le Frondeur. Ai-je le droit de blâmer quelque chose dans cette figure de ganimède ? 223.

Le Muſicien. Sans doute, au riſque de vous tromper.

Le Frondeur. Les cheveux ſont maniérés.

Le Muſicien La face eſt d'une divinité.

Le Frondeur. Les cuiſſes ſont un peu maigres.

Le Muſicien. Le torſe eſt de la plus parfaite beauté.

Le Frondeur. Les pieds ſont de marbre.

Le Muſicien. Les bras ſont de chair.

Le Frondeur. Les extrémités ſont peut-être un peu fortes.

Le Muſicien. Les jambes ſont ſupérieurement bien paſſées.

Le Frondeur. Il y a quelques défauts de relation entre la nature des différentes parties.

Le Muſicien. L'effet de l'enſemble, les acceſſoires & la poſe, ne laiſſent rien à ſoupçonner de mieux. Voilà le Puget.

Le Frondeur. Lorſque le Souverain ſe plaît à
247. gratifier la nation d'une image durable de ſes grands hommes, je trouve que M. Foucou mérite beaucoup d'éloges pour avoir imaginé, le premier, d'employer la ſculpture à perpétuer la mémoire de l'un de nos plus célèbres Sculpteurs.

Le Muſicien. Comment trouvez-vous qu'elle eſt penſée?

Le Frondeur. Très-heureuſement. Cette tête du Milon ne pouvoit ſe montrer plus à propos.

Le Muſicien. Et quant à l'exécution ?

Le Frondeur. J'y trouve un grand défaut.

Le Muſicien. Quel ?

Le Frondeur. De n'avoir pas ſix pieds de proportion.

Le Muſicien. Oh! n'y voyez-vous que cela, ce n'eſt rien, ces ſortes de défauts ſe réparent.

Le Frondeur. Lequel préférez-vous des deux Mercures ?

Le Muſicien. L'un, celui en marbre, s'eſt trouvé tout compoſé dans la tête de l'Auteur, qui compoſe toujours agréablement & d'une grande manière; l'autre, celui en plâtre, s'eſt compoſé par-
234. tie à partie; & j'avoue que l'Auteur de ce fleuve, dont l'attitude eſt ſi fière, le caractère ſi grand, le ſtyle ſi noble, les muſcles ſi bien étudiés & ſi larges, me paroît l'emporter par des qualités toutes

différentes dans ſon Mercure; mais l'autre, cependant, mérite une grande eſtime.

Le Frondeur. Avez-vous examiné le célèbre Marin, le brave Duqueſne donnant des ordres ſur ſon Vaiſſeau? 237.

Le Muſicien. J'ai bien remarqué ce nom; mais à la place du Capitaine, j'ai cru voir le Maître d'équipage empalé au bout d'un mortier.

Le Frondeur. Beaucoup de gens le diſent bien modelé.

Le Muſicien. Bien modelé! à la bonne heure; mais malgré cela ne pouvant ſervir que d'un très-méchant modèle.

Le Frondeur. Il a pour voiſin Philopœmen, à qui, par l'ordre de Dinocrates, un bourreau porta du poiſon: « Or, étoit Philopœmen, lorſque l'exé- 235.
» cuteur entra, couché ſur un petit manteau,
» non qu'il eût envie de dormir, mais bien le
» cœur ſerré de douleur, & l'entendement trou-
» blé d'ennui. Quand il vit de la lumière, & cet
» homme auprès de lui, tenant en ſa main un
» gobelet où étoit le breuvage du poiſon, il ſe
» leva en ſon ſéant, mais ce fut à grande peine,
» tant il étoit foible, & prenant ce gobelet, il de-
» manda à l'exécuteur s'il n'avoit rien oui dire des
» Chevaliers qui étoient venus avec lui, principa-
» lement Lycortas: l'exécuteur lui fit réponſe que

» la plupart s'étoient sauvés ; adonc, il fit un peu de » signe de la tête seulement ; & en le regardant d'un » bon visage, lui dit : Il va bien, puisque nous » n'avons pas été malheureux en tout & par-tout ; » & sans jamais jeter autre voix ni dire autre » parole, il but tout ce poison, & puis se re- » coucha comme devant ; si ne fit pas sa nature » grande résistance au poison, tant son corps étoit » débile, &c. &c.

Le Musicien. Cette nature pauvre, ces membres grêles, ne me font voir nullement ce Capitaine âgé, mais robuste, affoibli de maladie & de fatigue, mais non dépéri de misère. Un corps ainsi desséché par un léger séjour dans une prison souterraine, se seroit-il fait redouter à la tête des Achéens? Il convenoit de le montrer la coupe à la main, questionnant l'exécuteur, ou satisfait de sa réponse, plutôt que de cacher son visage qui, j'en conviendrai cependant, l'est ici fort à propos.

Le Frondeur En citant Amiot, j'ai voulu vous dédommager du chagrin que vous a causé cette triste Académie. Vous concluerez aussi de ce passage qu'un feuillet traduit de Plutarque, représente mieux, & à moins de frais, un grand homme, qu'un sac de plâtre employé par M. Dej.

Le Musicien. Voyez vous cette bonne figure de
203. Vauban dans l'attitude de commander?

Le Frondeur. Je juge, au contraire, qu'il demande & obtient grace pour les mauvaises figures sorties de la même main.

Le Musicien. Qui sont-elles ?

Le Frondeur. La Fidélité. 204.

Le Musicien. Si la ressemblance est parfaite, elle justifie les inconstans. Quelle autre encore.

Le Frondeur. Le Secret en deux volumes. 209.

Le Musicien. Je souhaite beaucoup de plaisir à ceux qui le garderont, pour moi je veux l'oublier. Ensuite.

Le Frondeur. Amphion touchant la Lyre. 208.

Le Musicien. Qu'on le renvoie à Thèbes; si l'original en a bâti les murailles, sa copie peut servir à les réparer.

Le Frondeur. Garderons-nous Pascal à Paris? 198.

Le Musicien. Sans doute.

Le Frondeur. Il est dans une attitude parfaite, & sa tête porte absolument le caractère d'un homme qui médite.

Le Musicien. On voit qu'il applique toute sa pensée au problême qu'il a sous les yeux.

Le Frondeur. Le Sculpteur a représenté Pascal dans l'exercice d'une faculté que ce grand homme regardoit comme celle qui distinguoit le plus glo-

rieuſement notre eſpèce. Je ne puis me refuſer le plaisir de vous rapporter ſes propres termes.

« L'Homme n'eſt qu'un roſeau, le plus foible
» de la nature, mais c'eſt un roſeau *penſant.* Il
» ne faut pas que l'univers entier s'arme pour
» l'écrâſer ; une vapeur, une goutte d'eau suffiſent
» pour le tuer ; mais quand l'univers l'écrâseroit,
» l'homme ſeroit encore plus noble que ce qui
» le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt ; & l'avan-
» tage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait
» rien. »

Comment, d'après cela, ne mettrois-je pas au plus bas rang toute compoſition qui n'eſt le fruit d'aucune penſée, & qui n'en peut réveiller aucune ?
210. Ce Préſident Molé, par exemple ; cet Abel,
243. copié, ſuivant toute apparence, d'après différens modèles, & compoſé de maigreurs & de pauvretés. Et cette foule de Portraits, où l'expreſſion ne peut que difficilement s'unir à la reſſemblance.

Le Poëte. On ſe récrie contre leur grande quantité.

Le Frondeur. Je n'en découvre pourtant guères cette année qui ne ſoient intéreſſans. Après ceux des premiers Perſonnages de l'État, on aime à voir ceux des Artiſtes renommés ſortis des mains les uns des autres. Je reconnois avec plaiſir, au Sallon,
250. cette tête de caractère d'un Journaliſte, excellent critique, dont le ſuffrage n'a tant de poids que

parce qu'il n'eſt pas aveuglément prodigué ; il a modeſtement gardé l'incognito, mais le louer c'eſt le nommer.

Sous une reſſemblance frappante, l'illuſtre Protecteur, de l'Inde & l'éternel honneur de ſon pays 248.
devoit nous être offert de la main de M. Foucou ; je regrette que cet ouvrage n'accompagne pas ſon Mercure ; on m'a procuré le plaiſir de le voir dans ſon Attelier. M. Veſtier s'annonce dans la carrière comme un rival des plus grands Maîtres. 186.

La curioſité conduira beaucoup de femmes au portrait de M. Grétry. 93.

Un ſentiment de reconnoiſſance amènera les admirateurs du vrai talent devant le buſte de M. de 227.
la Rive ; mais il n'y a, je l'avoue, que des hommes publics dont la viſite au Sallon puiſſe, à coup ſûr, intéreſſer le Public, les autres feroient ſouvent tout auſſi bien de profiter de la commodité du Suiſſe, afin de ſe faire écrire à la porte.

Le Poëte. Voilà Racine, ou, ſi vous l'aimez mieux, 233.
la contre-épreuve de Paſcal.

Le Frondeur. Il eſt vrai que ces deux ſtatues, égales en mérite, préſentent deux belles maſſes, également contraſtées juſques dans leurs détails réciproques, & le caractère de méditation dans l'une, forme lui-même une heureuſe oppoſition avec le caractère d'inſpiration très-habilement ſaiſi dans l'autre.

Le Poëte. Ne trouvez-vous pas que nous avons paſſé trop légèrement ſur les tableaux de genre?

Le Frondeur. Ce n'eſt pas faute d'eſtimer beaucoup ceux que j'ai vus. Il en eſt même pluſieurs que Vouvermans, Paul Poter, Téniers & Berghem n'auroient pas déſavoués. Cette belle Forêt, devenue un Attelier de Peintres en payſages, peut
71. tenir lieu de la nature à ceux qui l'étudient. Quoi-
196. que un peu sèchement peints, les Animaux qui paiſſent ſont jolimens travaillés. M. de Bucourt a
155. rempli ſa vûe d'intérieur d'une ſcène fort agréable & bien rendue. Le talent de M. Sauvage ne peut
80. pas également nous ſéduire; mais l'art de peindre étant une véritable impoſture, il doit y avoir tout plein de mérite à nous tromper à ce point.

Quand ce Sallon feroit orné de moins d'excellentes Gravures, ce Portrait d'un grand Homme
179. d'État ſuffiroit pour m'en conſoler, lorſque d'obſcurs écrits attaquent cet Aigle, peuvent-ils ſe dire échos du Public, & faut-il auſſi que la preſſe gémiſſe de leur menſonge?

Le Poëte. Vous vous paſſionnez; mais, revenons
62, &c. à nos moutons; pourquoi tous ces cadres ſont-ils reſtés ſi long-temps vuides?

Le Frondeur. Apparemment pour mieux atteſter l'impuiſſance où l'on eſt de les bien remplir,

J'aime à revoir cet Attelier du Menuiſier & ce

déjeûner des Peintres, par M. Lépicier; mais il me ſemble que ce retour de bons ouvrages au Sallon annonce un peu la diſette.

Le Poëte. Oublierons-nous ce joli tableau de M. 3.
Lagrenée l'aîné ?

Le Frondeur. La compoſition en est charmante, le ton de couleur tant ſoit peu triſte ; les deux Chevaliers ſont dans une poſe gênée; leur tête a une expreſſion groſſièrement vraie : quelle énorme diſtance entre les pieds de celui-ci !

De qui ſont ces petites miſérables maquettes ?

Le Poëte. Vous voyez tout le fruit d'une végétation de deux ans.

Le Frondeur. Et l'on ſe permet d'offrir à l'attention du Public ces triſtes embryons d'idées ?

Le Poëte. Vous obſerverez qu'elles ſont encore arrivées avant terme.

Le Frondeur. On a grand beſoin du Livre pour expliquer des ſonges à demi-formés.

Le Poëte. Ceci, c'eſt Dibutade qui trace l'ombre 212.
de ſon Amant.

Le Frondeur. Je lui trouve d'autant plus d'adreſſe en cela, que le petit Amour ſemble avoir éteint ſon flambeau.

Le Poëte. Voici Pygmalion amoureux de ſa Sta- 214.
tue.

Le Frondeur. Qu'il ſoit amoureux tout à ſon aiſe, on ne lui diſputera pas cette beauté.

Le Poëte. Je vois venir à nous un perſonnage préférable à des Eſquiſſes en terre : c'eſt le Peintre avec qui je vous ai vu converſer.



TROISIÈME DIALOGUE.

LE PEINTRE, LE FRONDEUR, LE POETE.

LE *Peintre.* En vous quittant, j'ai rencontré des gens qui s'étonnoient de vous voir juger les productions d'un Art que vous ne professez pas; & comme vous ne tenez point pour juges infaillibles du beau, de simples amateurs, j'ai eu de la peine à justifier la liberté que vous prenez vous-même de prononcer sur les tableaux.

Le Frondeur. Mes études en musique & en poésie ont dû me procurer quelques notions justes sur les beaux Arts en général. Il n'a pas même tenu à moi de me vouer à la peinture; & dès que je l'ai pu, j'ai sacrifié une partie de mon temps à m'instruire de ses principes. J'entrevois qu'on doit trouver un plaisir extrême à peindre. Si la volonté céleste prolonge mes jours malgré mon desir, & assure assez ma fortune pour acquérir suffisamment la pratique de cet Art, j'espère bien que tout ce qui sortira de mes mains, n'excitera jamais le mépris de ceux qui aiment à partager les passions & les transports d'une ame honnête.

Le Poëte. Lorsque vous discouriez des tableaux,

& que je vous ai entendu apprécier ou leur mérite ou celui de leurs auteurs, j'aurois ſouhaité que, pour fixer davantage encore mes idées, vous m'euſſiez rappelé en poéſie quelque morceau qui poſſédât un mérite analogue.

Le Peintre. J'aurois deſiré de même des exemples de beautés pareilles, tirés de la muſique, dont j'ai quelque connoiſſance légère.

Le Frondeur. Ce vœu n'eſt pas facile à remplir. Il me faudroit pouvoir multiplier mon ame; & conſidérant les ſens comme des portes par où cette ame laiſſe échapper deux ſortes d'émanations très-diſtinctes, celles du cœur & de l'eſprit, j'eſſayerois alors d'examiner quels maîtres dans un Art ou dans un autre en auroient le plus animé leurs œuvres.

Le Poëte. Voilà pour une recherche abſtraite une méthode claire, & qui me fournit une balance propre à peſer le génie ou la ſenſibilité des différens Maîtres.

Le Frondeur. Oui; mais leurs ouvrages en particulier frappant à leur tour nos ſens, cauſent, par l'idée qu'ils réveillent dans notre ame, une impreſſion de plaiſir ou de peine qui les diſtingue & qui malheureuſement varie à l'infini. Car, comme je l'ai dit en parlant du beau, nous aimons tout ce qui nous reſſemble, ou tout ce qu'un long voiſinage unit en quelque ſorte à nous. Or, ces relations délicates ſont ſuſceptibles de diſcuſſions ſans

nombre, où je n'ose pas m'engager. D'ailleurs, prétendez-vous que je rapproche à vos yeux un Peintre d'un Poëte & d'un Musicien, ou bien que j'établisse cette sorte de comparaison entre des œuvres pittoresques, musicales & poétiques?

Le Peintre. Faites comme bon vous semblera, mêlangez ou non les deux moyens de nous instruire, n'importe, mais instruisez-nous.

Le Frondeur. Si je remplis mal vos desirs, votre empressement me servira d'excuse, & du moins vous me saurez quelque gré de la précipitation que j'y mets.

Lorsque je lis Colardeau, lorsque je regarde le tableau de M. Vien, je me dis alternativement: ses vers sont corrects; son dessin n'est pas répréhensible; il accouple avec douceur les mots, il assortit prudemment les couleurs. Son idée n'est jamais basse, ses airs de tête ne sont jamais ignobles. Son style conserve un caractère d'élévation; ses draperies sont ajustées avec noblesse; il met beaucoup de sagesse dans la conduite de ses poëmes, mais on n'y rencontre point ces grands contrastes soutenus qu'une imagination forte se plaît à créer. Son ordonnance a de la dignité, mais on n'y voit jamais ces belles masses de lumière & d'ombre, qui, du plus loin qu'on les apperçoit, offrent d'abord de l'exercice à l'œil. Les expressions passionnées ne lui sont point étrangères, mais les

reſſorts de ſon ame manquent de cette vigueur qui porte au dernier degré les paſſions des Héros. Il eſt en état de peindre une ſcène intéreſſante, mais il ne marque point ſur les viſages une énergie de ſentiment qu'un cœur toujours paiſible ne peut ni manifeſter ni reſſentir. C'eſt avec de telles qualités qu'on ſe fait aimer; ce n'eſt pas cela qu'on admire.

Les airs d'Anfoſſy ont très-ſouvent l'élégance qui brille dans les figures du Peintre gracieux du Moïſe, mais celui-ci montre dans la partie méchanique de ſon Art, un choix de principes que le Muſicien n'a pas.

En voyant les tableaux de ſon aîné, je me rappelle toujours les vains efforts que fit Dorat pour ſoutenir le ton tragique; ſouvent auſſi galant, mais moins fin que ce joli Poëte, j'aime à les voir l'un & l'autre ſe renfermer dans de petites bordures.

Je pourrois comparer à plus d'un ouvrage de M. Gluck, les tableaux de M. Vincent: une paſſion fortement ſentie & rendue énergiquement par le moyen d'une connoiſſance profonde de toutes les reſſources de l'Art; des compoſitions quelquefois biſarres, mais toujours neuves; les plus grandes beautés voiſines du ridicule; une attention toute particulière à bien caractériſer la ſcène: voilà par quels traits ſe reſſemblent ces deux Artiſtes; & je ne doute pas qu'un jour quelqu'ouvrage brûlant d'expreſſions, ne confirme l'opinion où je ſuis

que le génie de M. Vincent ne le cède en rien au génie du célèbre auteur d'Iphigénie en Tauride & d'Alceste.

M. David, à la sévérité du dessin, de même que Boileau, à la propriété des termes, unit le talent de bien peindre, comme Boileau celui d'exprimer sa pensée en sons harmonieux. Déjà comme ce grand Poëte, à l'aide des beautés antiques, il contribue à régénérer son art. Puisse-t-il un jour, dans ses Tableaux, manifester cette grandeur de goût qui a produit l'art poëtique, & cette philosophie solide dont l'admirable satyre de l'homme est un fruit!

Un génie à-peu-près égal, semble à la fois avoir inspiré Quinaut & M. Peyron dans leurs Alcestes. L'une & l'autre respirent la même douceur, présentent la même poésie & peignent le même degré de tendresse. La conduite de la pièce théâtrale attache l'imagination, comme la disposition des figures attache les yeux, & l'une est aussi facile à saisir que l'autre; enfin tous les personnages de l'Opéra ne sont pas parfaitement nobles, & toutes les têtes du Tableau n'offrent pas la perfection de la beauté.

Dans la forme des grouppes que j'observe depuis long-temps, j'ai cru voir de l'analogie avec les belles formes de nuages dont le Ciel est souvent orné. Si j'étois Peintre, leurs contours aussi souples que variés, me serviroient encore de modèles par rapport à l'heureuse & très-sensible diversité de leurs

plans, & à la douceur de leurs ombres. Je retrouve dans le trait qui termine de toutes parts d'une manière moëlleuse les grouppes de Bélizaire & d'Alceste, le sentiment de ces aimables formes.

Le Poëte. J'aurois peu de peine à croire que le spectacle des nuages ammoncelés qui annoncent une tempête, eût disposé secrètement d'avance dans le cerveau de Raphaël, l'ordonnance grande & fière de ses batailles.

Le Frondeur. Les têtes de M. Bren... me rappellent, malgré moi, ces débuts d'airs sans caractère, tels qu'en a fait quelquefois le gracieux, sensible & délicat Piccinni. De ces airs, dont le premier trait de mélodie n'est formé que des simples notes d'un renversement d'accords, tels que ceux-ci, *régnez en paix sur ce rivage. O Jupiter mon père, mes traits & mon flambeau*; avec cette différence pourtant que dans l'accompagnement du Musicien, on retrouve ordinairement l'esprit que son chant n'a pas; au lieu que le Peintre, dans ses têtes, semble avoir mis tout celui qu'il peut avoir.

M. Vernet réveille en moi le souvenir des airs de Ballet de Rameau. Ce Musicien sublime n'avoit pas, plus que le Peintre, la conception grande, rapide & sûre. Ces larges masses de flots en fureur & de rochers effrayans, me rappellent ces basses sonnantes & hardies dont il accompagnoit des chants légers comme les nuages de l'air. Ces lignes droites

savamment

ſavamment coupées par des arbres ou d'autres lignes, font à l'œil le même effet que faiſoient ſur l'oreille les mouvemens contraires d'une harmonie toute mélodieuſe. La fraîcheur du coloris n'efface point, mais égale celle qu'on retrouve encore dans les tours heureux de chant dont Rameau fut le créateur ; & pour achever le parallèle, ces deux grands hommes ſont à jamais inimitables.

Si M. Bonn... ſi M. Jol... paroiſſoient encore au Sallon, leur pendant s'y trouveroit. De même que ces Peintres, M. Grétry ſe diſtingue par un ſavoir peu profond, mais un eſprit pétillant. Il a beaucoup d'uſage du théâtre, ils ont beaucoup d'uſage du chevalet. Souvent une idée heureuſe s'offre à leur eſprit, mais le défaut de connoiſſances eſſentielles de l'art, les réduit à n'employer que celles qui n'exigent pas un grand fonds d'études. Il leur échappe, ainſi qu'à lui, de ces fautes qui choquent à la fois les règles & la raiſon. La différence entre ces Auteurs, c'eſt que, jugés ici par leurs pairs, les uns n'y ſont plus admis, & que l'autre a obtenu des préférences marquées ſur un théâtre enrichi des productions des plus célèbres Compoſiteurs.

Les ouvrages de M. Men... m'affectent de la même manière que le théâtre de du Belloy. Le mérite pratique de ces Auteurs eſt le même, ils ſont tous deux plus amis d'une certaine élégance, que du beau choix & de la pureté du goût : brillant

tous deux dans plusieurs importans accessoires, ils décèlent, par la manière dont ils établissent leurs personnages, en scène, qu'ils sont plus empressés de les montrer, que jaloux de les montrer à propos. Ils usent fréquemment l'un & l'autre de ressources de métier, dont il est bientôt facile de s'appercevoir; mais une réunion assez rare de qualités estimables, fera survivre leur mémoire à la génération présente.

Je ne puis mettre en comparaison M. Ville, qu'avec un Musicien trop connu pour l'honneur de nos prétentions au bon goût lyrique : la cendre de Fl. ne gémira pas d'une vérité que le bruit de ses triomphes a dû l'empêcher d'entendre; mais je retrouve des deux côtés presque une pareille ignorance de ces procédés de l'Art qui attestent ou la vigueur de la tête, ou la délicatesse du cœur. L'un étend des couleurs sur la toile avec aussi peu de réserve, que l'autre jetoit des notes sur le papier; ce sont de ces hommes qui, renommés pour avoir travaillé beaucoup, n'ont pourtant pas fait un seul morceau capable de soutenir l'examen d'une critique éclairée ni digne d'être offerte pour modèle. Leurs partisans se rallient au bruit des murmures, & donnent une gloire éphémère à l'objet d'une aveugle prédilection; mais dans un autre temps, d'autres hommes replongent dans l'oubli cet objet d'autant moins estimable, qu'il emporte le prix des

talens, ſans s'être ſeulement donné la peine de le mériter.

NOTE.

Enfin, je l'ai vu ce ſerment des Horaces, ſi 103.
deſiré, ſi loué, ſi admirable. Je dois à mes Lecteurs l'aveu du vif plaiſir qu'il m'a cauſé; mais la néceſſité d'abréger ne me laiſſe qu'un parti à prendre; c'eſt de citer ſes défauts, & d'oublier ſes beautés nombreuſes. Le bras du fils eſt un peu fort, la main droite du père vient en avant; le ton en particulier de chaque groupe eſt trop égal; les épées ſont négligées. S'il exiſte dans cet ouvrage quelque défaut d'une autre importance, j'admirerai le Cenſeur qui me le fera remarquer, comme un mortel doué de la délicateſſe la plus exquiſe. En attendant, je le crois capable de ſoutenir l'examen le plus ſévère; & s'il lui reſte encore quelque choſe à redouter, c'eſt ſeulement la louange de ceux qui font l'éloge de tout le monde.

Au reſte, le Sallon de cette année prouve qu'il eſt plus facile de réveiller le génie de l'Artiſte François, que la munificence des gens riches.

FIN.

